Homélie des 19 et 20 septembre 2026

L'honneur d'être appelé à travailler pour Dieu

(Mt 20, 1-16)

Frères et sœurs,
Cette parabole peut nous surprendre.
Certains ouvriers ont travaillé toute la journée ; d'autres ne sont arrivés qu'à la dernière heure.
Et pourtant, au moment de recevoir leur salaire, tous reçoivent le même denier.

Notre première réaction est spontanément celle de la justice humaine :
« Celui qui a travaillé davantage devrait recevoir davantage. »
C'est notre logique : plus d'heures, plus d'efforts, donc davantage de rémunération.
Mais Jésus veut nous faire entrer dans une autre logique

1. Le premier salaire, c'est d'avoir été choisi
Imaginez un jeune homme qui rêve de devenir soldat. Il attend devant une caserne. Soudain, un officier sort et lui dit :
« Toi, viens avec nous. Je te choisis pour servir dans nos rangs. »
Quelle joie pour lui ! Sa première réaction ne serait probablement pas :
« Combien vais-je gagner ? » Mais plutôt :
« Moi ? Vous me choisissez, moi ? Vous me faites confiance ? Vous me donnez une place parmi vos hommes ? » Être choisi est déjà un honneur.
Dans l'armée, il existe une différence profonde entre faire une tâche parce qu'on y est obligé et être admis au service d'une cause que l'on estime grande.
Le soldat ne mesure donc pas son engagement uniquement au montant de sa solde. Il peut être fier de porter un uniforme, de servir son pays, de recevoir une mission, de faire partie d'une unité et de défendre ceux qui lui sont confiés.
De même, le chrétien devrait d'abord se dire :
« Seigneur, c'est moi que tu as appelé. C'est moi que tu as voulu à ton service. Tu me donnes une place dans ta vigne. Tu me confies une mission. Tu me demandes de travailler pour ton Royaume. »

Si vous êtes ici, aujourd'hui, dans cette église, ce n'est pas simplement parce que vous avez pris une décision personnelle. Il y a derrière votre présence un appel mystérieux du Christ.
C'est comme si Jésus vous disait : *« Viens ! Viens ici. Viens dans ma maison. Viens te tenir en ma présence. »*
Quel honneur ! Quel honneur d'être ici en présence du Christ !
Lorsque nous venons à la messe, nous ne venons pas simplement accomplir une obligation.
Nous venons nous tenir auprès de notre Seigneur.
Lorsque l'Église nous appelle à lire l'Écriture Sainte, ne pensons pas d'abord :
« Il faut encore prendre du temps pour lire la Bible… »
Mais disons-nous :
« Quel honneur ! Je suis parmi ceux qui ont été appelés à entendre la Parole de Dieu. Le Seigneur veut aujourd'hui me parler. »
Lorsque nous prenons notre chapelet, ne pensons pas :
« Encore une dizaine… encore vingt minutes… »

Mais : *« Quel honneur ! Par mon pauvre chapelet, je peux honorer la Très Sainte Vierge Marie. Je peux lui offrir mon amour. Je peux me tenir auprès d'elle et lui dire : Marie, je vous aime, je veux vous appartenir. »*
Alors ne regardons plus notre vie chrétienne comme une accumulation de contraintes, de devoirs et de temps donné. Regardons-la comme un immense privilège.

2. Attention au péché d'envie

Il y a un deuxième enseignement dans l'Évangile d'aujourd'hui. Les ouvriers de la première heure plaignent du salaire accordé par le maître de la vigne à ceux qui n'ont travaillé qu'une seule heure, ils manifestent en réalité un péché qui se cache au fond de leur cœur.
C'est l'un des sept péchés capitaux : le péché d'envie.

Il ne faut pas confondre l'envie avec la jalousie. La jalousie consiste à vouloir conserver pour soi ce que l'on possède, tandis que l'envie naît lorsque nous regardons ce que possède l'autre et que nous souffrons de ne pas l'avoir nous-mêmes.
L'envieux voit chez les autres des richesses qu'il ne possède pas : des richesses financières, une situation sociale, des qualités intellectuelles, des capacités particulières, une certaine facilité dans les relations, une réussite professionnelle ou encore une reconnaissance qu'il aimerait avoir pour lui-même. Et parce qu'il ne possède pas ces biens, il en souffre. Peu à peu, cette souffrance peut devenir de l'envie et finalement se transformer en colère.

Nous pouvons nous poser honnêtement la question : suis-je réellement envieux ?
Pour le savoir, regardons si certains signes de l'envie apparaissent dans notre propre vie.

Premier signe : l'incapacité à se réjouir de la réussite des autres.
L'envieux supporte difficilement de voir quelqu'un réussir. Lorsqu'une bonne nouvelle arrive à cette personne, lorsqu'une porte s'ouvre devant elle, lorsqu'elle reçoit une grâce, une promotion, une reconnaissance ou simplement un bonheur nouveau, l'envieux n'arrive pas véritablement à s'en réjouir.
Au fond de lui, il pense : *« Pourquoi lui et pas moi ? Cela aurait dû m'arriver à moi ! »*
L'envie nous enferme donc dans l'incapacité de participer à la joie de l'autre.

Deuxième signe : se réjouir secrètement du malheur de celui que l'on envie.
C'est presque l'inverse du premier signe. Lorsqu'une personne que nous envions connaît enfin une difficulté, un échec ou un malheur, nous risquons d'éprouver intérieurement une certaine satisfaction.
Nous nous disons peut-être *: « Finalement, il n'a pas autant de chance que je le pensais ! »*
Si nous ressentons de la joie devant le malheur de quelqu'un simplement parce que nous le considérons comme plus heureux, plus brillant ou plus favorisé que nous, il faut alors nous interroger sur ce qui se passe dans notre cœur.

Troisième signe : la critique amère et la dévalorisation de l'autre.
L'envieux peut chercher à diminuer celui qu'il envie. Il va souligner ses défauts, relativiser ses qualités, mettre en avant ses erreurs, critiquer ses réussites et parfois même chercher à atteindre sa réputation.
Pourquoi ? Parce qu'en abaissant l'autre, il a l'impression de se relever lui-même.
L'envie devient alors une manière de voler, en quelque sorte, le bonheur de celui que l'on envie.

Si nous reconnaissons en nous l'un ou l'autre de ces signes, il ne faut pas désespérer. Il faut simplement entrer dans ce que l'on pourrait appeler une véritable thérapie spirituelle.

Et **le premier remède** contre l'envie consiste précisément à faire le contraire de ce que l'envie nous pousse à faire : **bénir.**
Bénissons les personnes dont nous avons habituellement tendance à envier la réussite.
Nous pouvons dire dans notre cœur :
« Seigneur, béni soit ton saint nom pour le bien que tu as accordé à cette personne. Béni sois-tu pour sa réussite, pour son bonheur, pour ses qualités, pour les dons que tu lui as donnés. Je te rends grâce pour ce qu'elle est et pour ce qu'elle reçoit. »
C'est un acte spirituel extrêmement puissant.
Car les ouvriers de la première heure auraient pu réagir autrement. Au lieu de regarder avec amertume ce que les derniers avaient reçu, ils auraient pu se réjouir en se disant :
« Nous rendons grâce à Dieu : ces hommes qui n'ont travaillé qu'une heure vont eux aussi pouvoir repartir avec de quoi faire vivre leur famille. »
Voilà précisément le regard que Jésus veut transformer en nous.
L'envie regarde le bien de l'autre comme une injustice faite à soi-même. La charité regarde le bien de l'autre comme une raison de rendre grâce à Dieu.
Bénir Dieu pour les réussites des autres, c'est donc commencer à être libéré de l'envie.

La deuxième thérapie spirituelle contre l'envie consiste à apprendre à dire du bien des autres.
L'envieux a en effet facilement tendance à regarder les autres avec un regard critique, à relever leurs défauts, voire à dire du mal d'eux. Pour sortir de cette ornière, il faut prendre une décision résolue, par amour de Dieu : se faire chaque jour une obligation de dire du bien des personnes qui nous entourent, et plus particulièrement de celles que nous envions le plus facilement.

Mais il y a **une troisième chose**, peut-être plus importante encore : l'envieux ne voit généralement que ce qu'il n'a pas. Il regarde les dons, les qualités, les réussites et les richesses des autres, au point d'en oublier complètement ce que Dieu lui-même a déposé dans son âme. Il est donc nécessaire de s'arrêter, dans la vérité, et de **reconnaître les dons que Dieu nous a faits**. Chacun de nous a reçu de Dieu des grâces, des qualités, des talents, une vocation, des richesses spirituelles qui lui sont propres. Il nous faut apprendre à les reconnaître, non pas dans un esprit d'orgueil, mais dans l'action de grâce *: « Seigneur, merci pour ce que tu m'as donné. Merci pour ce que tu as fait de moi. »*

C'est ainsi que, peu à peu, nous sortirons de cette envie qui rend l'âme malade. Car l'envieux, finalement, n'a jamais de paix : son regard est constamment tourné vers ce que possède l'autre, et il devient incapable de se réjouir de ce que Dieu lui a donné.

Demandons au Seigneur, au cours de cette Messe, de nous faire grandir en sainteté. Apprenons à nous réjouir non pas de ce que nous avons par comparaison avec les autres, mais de la grâce extraordinaire d'avoir été choisis par Dieu, d'être avec lui et de pouvoir l'honorer.
Voilà notre véritable richesse. Voilà notre véritable récompense.
Et un jour, cette récompense que le monde ne peut ni donner ni comprendre s'ouvrira sur la vie éternelle. Tout ce que nous possédons ici-bas passera ; mais l'amour de Dieu, lui, ne passera jamais. Amen